

Grandes Figures :

Si M'hamed Ben Rahal (1857-1928)

Un intellectuel musulman modernisateur,

par le Pr. Djeghloul Abdelkader*



La fin du 19^é siècle et le début du 20^é siècle sont à tous les égards une période particulièrement critique pour la société algérienne. Profondément déstructurée par la colonisation triomphante, elle s'avère incapable de résister efficacement à l'emprise du pouvoir de l'Etat colonial français et au développement des rapports de production capitalistes coloniaux qui ont brisé les formes d'organisation pré-coloniales, mais n'ont pas encore cristallisé les nouvelles forces sociales qui constitueront la base du mouvement national à partir des années trente. Le temps glorieux de la résistance de l'Emir Abd-el-Kader est révolu, celui des luttes de masses politiques et syndicales n'est pas encore venu. Cette période n'est pourtant pas une période de vide et de silence.

La résistance algérienne prend de nouvelles formes : une résistance –refus qui tente héroïquement mais désespérément de s'opposer à l'avance de la colonisation (*insurrections locales et sporadiques, banditisme d'honneur et politique, exodes en direction du Machrek...*) et une résistance– dialogue qui, tout en reconnaissant provisoirement le fait accompli de la colonisation, tente de l'infléchir dans un sens moins défavorable aux Algériens et de sauvegarder ce qui peut l'être, en particulier les repères arabes et musulmans. Ils sont quelques-uns, dans cette Algérie qui n'a pas encore de projet politique cohérent et efficace à opposer au colonisateur, à tenter d'exprimer les doléances du peuple et de remédier autant que faire se peut à la situation présente.

Parmi eux, on peut citer le docteur Benlarbey à Alger, le docteur Morsly à Constantine, Si M'hamed Ben Rahal à Nedroma. Si M'hamed Ben Rahal domine la scène politico-culturelle de l'Algérie musulmane pendant quarante ans, de 1886 à 1925, jusqu'à l'arrivée de l'Emir Khaled. Grande figure certes, mais aussi figure déroutante pour les amateurs de classement dichotomique. Notable, mais indépendant, écouté de Jules Ferry, Combes et Lyautey, mais farouche adversaire de toute assimilation. Formé à l'école française, mais éloquent défenseur de la langue arabe et de l'Islâm. Si M'hamed Ben Rahal, à la charnière

de deux mondes et de deux périodes, n'est ni un assimilé ni un vieux turban. Il représente une tentative de dialogue entre la société algérienne et le pouvoir colonial français dont l'objet est la régénérescence de la première qui, pour ne pas mourir, doit se mettre à l'école de ce qui fait la force du dominateur.

Si M'hamed naît à Nedroma le 16 mai 1857. Il appartient à une vieille famille de notables qui a certes accepté le fait accompli colonial, mais n'en a pas moins refusé de se transformer en simple auxiliaire politico-administratif de l'Etat colonial français. Son père, Hamza, nommé *cadi* de Nedroma par l'Emir Abd-el-Kader, est confirmé dans ses fonctions par les autorités françaises sous le règne de Napoléon III. La famille Ben Rahal connaît même une ascension sociale remarquable. Hamza est nommé *gha* en 1858. La généralisation du régime civil à partir de 1871 marque la fin de cette ascension. L'autonomie qui était auparavant celle des chefs locaux leur est enlevée. Hamza n'acceptera pas de devenir une simple *courroie de transmission* et sera mis à la retraite d'office.

Son fils le remplace en tant que *caïd* et hérite donc d'une position sociale fortement amoindrie. Si M'hamed va cependant acquérir une audience et un prestige qui dépassent rapidement le cadre de la médina nedromienne. Il le doit en grande partie au fait qu'il est l'un des premiers et des plus brillants Algériens de double culture. Le jeune M'hamed suit d'abord l'itinéraire scolaire classique des enfants de notables de Nedroma : l'école coranique, puis l'école primaire franco-arabe. Il poursuit ses études secondaires à Alger de 1870 à 1874 au collège arabe-français, puis au lycée d'Alger.

Il acquiert une maîtrise parfaite de la langue et de la culture françaises, mais, «*il ne renonce à aucun moment à sa langue maternelle qu'il cultive avec soin... Il donne des conférences dans un arabe qui n'est pas celui des débutants. Je n'en veux pour preuve que cette courte biographie qu'il fit de son père l'gha Hadj Hamaz. On croit y trouver le style simple et coulant de certaines chroniques*»¹. Il ne sera jamais tenté, à la différence de certains de ses contemporains, par le mirage d'une *francisation des Algériens*. Ce brillant causeur familier des salons oranais, algérois et parisiens est un musulman pratiquant. Cet intellectuel modernisateur, partisan de la scolarisation des filles, qui

¹ *Manuscrit de Mr Abderrazak Rahal, gendre de Si M'hamed Ben Rahal.*

envoie les siennes à l'école, est adepte de l'Islâm confrérique. Membre de la confrérie des *Derqaoua*, il deviendra à la fin de sa vie, *moqadem* de la *zâouïa soulaïmânia*.

Si M'hamed Ben Rahal fait une courte carrière dans l'administration coloniale. En 1876, il est nommé Khalifa de son père et caïd en 1878. Six ans plus tard, 1884, il démissionne de ses fonctions administratives et s'installe dans le rôle de porte-parole de l'Algérie dominée. En tant qu'interlocuteur personnel du pouvoir colonial d'abord, il représente les Algériens à la *Commission sénatoriale des XVIII* où il est appelé à déposer en compagnie du docteur Benlarbey en 1891. A cette occasion¹, il dénonce l'arbitraire du régime de l'indigénat et réclame des réformes dans les domaines de la fiscalité et de la justice. Il demande, en outre, une extension de l'enseignement pour les Algériens ainsi que l'organisation du crédit agricole. Il revendique enfin le droit à une représentation algérienne au Parlement français.

En 1912, il est à nouveau à Paris, à la tête d'une délégation de l'Oranie pour demander l'abrogation du décret *Messimy*, instituant le service militaire obligatoire, la conscription. En 1921, il repart à Paris pour réclamer l'abolition du régime de l'indigénat. Ce statut d'interlocuteur personnel se double d'un rôle de représentation politique qui correspond à l'émergence encore fragile et partielle de nouvelles forces sociales que l'Etat colonial français ne peut plus ignorer. De 1903 à 1907, il est nommé *assesseur musulman au Conseil général d'Oran*. En 1920, il est élu conseiller de circonscription de Remchi (*ex-Montagnac*) et *délégué financier*. En 1924, il est réélu au *Conseil général d'Oran* dont il occupera le poste de *vice-président*. Par contre, il est battu aux élections pour *les Assemblées financières*.

Si M'hamed Ben Rahal n'est pas seulement un homme politique, c'est aussi un homme de culture et un écrivain. Il est, sans doute, le premier Algérien à avoir publié une nouvelle littéraire en langue française². *Correspondant de la société asiatique*, il a publié plusieurs études dans le bulletin de la société de géographie et

¹ *Dépositions du 1^{er} mai au 20 juillet 1891*, Commission d'étude des questions algériennes, imprimerie du Sénat, Paris, 1891.

² *La vengeance du cheikh*, La Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique, 4^e année, n°13, 1891.

d'archéologie d'Oran¹. En 1897, il participe à Paris au *Congrès des Orientalistes*. A cette occasion, il prononce un discours retentissant dans lequel il affirme sa foi dans la renaissance du monde musulman : «*L'Islâm peut suivre l'impulsion de la civilisation à tous les degrés, sauf en ce concerne le dogme, la morale et la famille. Le musulman qui a tenu la tête de la civilisation et l'a introduite en Europe peut y reprendre la place si les circonstances le favorisent. En attendant, il possède des qualités de résistance indéfinies qui lui permettent d'attendre éternellement, sans se défendre et sans mourir*»²

Il intervient aussi dans la presse coloniale³ de l'époque où il polémique contre les *arabophobes* et sous la forme de mémoires adressées aux autorités coloniales dont certains sont restés inédits⁴. S'il donne la priorité à la résistance dialogue avec les institutions coloniales, il participe aussi au réveil culturel que connaît l'Algérie. Il écrit dans les colonnes de la jeune presse algérienne musulmane : *El-Hack*⁵, *L'Islâh*, *Ettakadoum* et donne des conférences dans les cercles culturels qui se créent à cette période, en particulier à la *Rachidiya* d'Alger et au *Cercle musulman* de Tlemcen. Il tente aussi de développer, au sein de sa confrérie, les idées du réformisme musulman (*l'Islâh*) qui ont commencé à atteindre l'Algérie, surtout depuis la visite de Mohammed Abdou à Alger en 1903.

Dans tous ses écrits et discours, on retrouve les mêmes thèmes principaux ; dénonciation de l'arbitraire colonial et du code de l'indigénat : «*L'indigène dit : je supporte les impôts très lourds, je suis de toutes les corvées autorisées ou non ; je suis régi par les tribunaux d'exception ; je suis exclu ou à peu près des fonctions et charges publiques... Je suis placé dans un état d'infériorité blessant pour mon amour-propre, humiliant pour ma dignité... l'usure me ruine, la*

¹ *Etude sur l'application de l'instruction publique en pays arabe*, BSGAO, 1887- *Le Soudan au XVI^e siècle*, BSGAO, 1887, tome 7- *A travers les Beni Snassen*, BSGAO, 1889, tome 9- *Mémoire sur la création d'un marché franc à Maghnia*, BSGAO, 1891, tome 12.

² *Questions diplomatiques et coloniales*, tome 2, Paris, 1905.

³ *L'Echo d'Oran*, *L'Echo d'Alger*, *Le Petit fanal*.

⁴ Citons en particulier : *Projet de réorganisation de l'enseignement supérieur en Algérie*, 1892- *Contrôle administratif*, s.d. – *Le projet de réorganisation* ... ainsi que deux autres textes publiés dans le BSGAO de 1887 et dans l'*Echo d'Alger* du 18 juin 1921 ont été regroupés et publiés sous le titre : *Si M'hamed Ben Rahal et la question de l'instruction des Algériens : 3 documents (1887-1921)*, CRIDISSH, Université d'Oran, 1982.

⁵ *El-Hack*, 13-20 juillet 1912.

colonisation me refoule». Défense de la langue arabe : «L'arabe primaire n'est enseigné officiellement nulle part et pourtant cette langue est la langue maternelle de plusieurs millions d'habitants musulmans à qui le français est encore à apprendre et pour lesquels il ne remplacera jamais complètement le parler maternel. Or, imagine-t-on un peuple sans langage pour exprimer ses idées, percevoir les idées d'autrui, cultiver son esprit, traduire ses sentiments, perfectionner sa morale, vivre et évoluer enfin?»¹. Revendication d'une représentation autonome algérienne dans les institutions françaises, affirmation de la nécessité d'une modernisation de la société algérienne et d'une assimilation sélective de l'Occident : «certes, nous ne devons pas accepter les yeux fermés ce que nous offre la civilisation, beaucoup de ses présents trop peu enviables, peuvent lui être laissés pour compte, mais un grand nombre pourrait lui être emprunté sans danger et pour notre plus grand profit. Tout le domaine des sciences exactes, une bonne partie de l'organisation intérieure et politique, le système de travaux publics et de l'enseignement, tout ce qui concerne le commerce, l'agriculture et l'industrie, nous pouvons l'adopter sans modifications. Rien dans le dogme ne s'y oppose ; tout au contraire, y incite ou le prescrit. Il est dit dans les hadîths : les lois doivent varier selon les circonstances, la nécessité rend licite même ce qui est réprouvé. Si le musulman entrait dans cette voie, son relèvement ne serait ni long ni difficile».²

Tous ces thèmes seront ceux du mouvement national, mais ce qui est la différence entre Si M'hamed Ben Rahal et les leaders du mouvement national, c'est la perspective dans laquelle s'inscrivent ces revendications. Dès la fin des années vingt, au moins pour le secteur radical du mouvement national (*L'Etoile Nord-Africaine*), ces thèmes s'intègrent dans un contre-projet étatique indépendant absent de l'œuvre de Si M'hamed Ben Rahal, bien sûr, parce que les conditions socio-politiques de l'époque ne permettaient pas de concevoir ce projet comme réalisable à terme, mais aussi et peut-être surtout, parce qu'il avait la conviction, à l'instar de Mohammed Abdou en Egypte que le tête-à-tête violent avec le colonisateur, fût-il victorieux, ne réglerait pas la question essentielle, que le nœud du problème des sociétés musulmanes n'était pas politique, à savoir la domination coloniale

¹ *L'Echo d'Alger*, 18 juin 1921.

² *Questions diplomatiques et coloniales*, op.cit.

conjoncturelle, mais culturel et que la priorité était à donner à l'apprentissage conflictuel de la modernité occidentale.

Apparemment plus modéré que les indépendantistes, il est aussi plus subversif, car il perçoit intuitivement les limites et les possibles errances du contre-projet étatique, au moment même où il commence à être formulé, en resituant l'enjeu des luttes anticoloniales dans le champ de la mondialité et du dialogue conflictuel entre les civilisations: «L'Europe, dans son aveuglement, ne peut voir que d'un mauvais œil des changements qu'elle juge de nature à barrer la route de ses convoitises, aussi s'efforce-t-elle de brouiller les cartes, de semer la zizanie et d'empêcher un relèvement inévitable. Mais ces menées ténébreuses n'auront pas l'effet qu'elle attend et c'est sous le canon de la chrétienté que se fera la renaissance de l'Islâm»¹.

Du même auteur :

- Trois études sur Ibn Khaldoun, ENAL, Alger, 1984 (traduit en arabe par Dar El-Hadata, Beyrouth).
- Eléments d'histoire culturelle algérienne, ENAL, Alger, 1984 (traduit en arabe par Dar El-Hadata, Beyrouth).
- Huit études sur l'Algérie, ENAL, Alger, 1986 (traduit en arabe par Dar El-Hadata, Beyrouth).
- Lettres pour l'Algérie, ANEP, Alger, 2001, 144 p.

¹ Idem.

* Chargé de cours (sociologie)-Université d'Oran.